Document généré le 25 avr. 2024 17:16

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Les garçons et la lecture

Gisèle Desroches

Volume 30, numéro 2, automne 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/11616ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Desroches, G. (2007). Les garçons et la lecture. *Lurelu*, *30*(2), 5–10.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2007

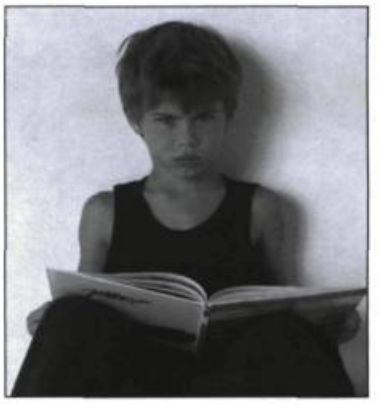
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Les garçons et la lecture

Gisèle Desroches

Les garçons réussissent moins bien que les filles en matière de rendement en lecture. Cette affirmation, hélas indéniable, provient des conclusions d'études menées un peu partout dans les pays industrialisés, notamment de la très sérieuse et ambitieuse étude PISA.

Reprenons quelques points saillants de cette étude[1]. Les rendements en lecture des élèves du Canada y sont restés semblables en 2003 à ceux de 2000, c'est-à-dire «pas si mal», pour utiliser une litote bien connue : en effet, toutes les provinces ont obtenu des résultats équivalents ou supérieurs à la moyenne de l'OCDE. De plus, si les élèves de pays comme la Corée, l'Australie et le Liechtenstein ont des rendements équivalents à ceux de nos élèves, seuls ceux de la Finlande obtiennent des résultats significativement supérieurs. Les élèves du Canada ont obtenu un avantage d'environ trente points sur ceux des États-Unis au chapitre du rendement en lecture[2].

Bon! Congratulons-nous pour une fois, et félicitons les enseignants qui se démènent comme des diables dans notre presque «plus meilleur pays au monde». Cependant, dans la majorité des pays et dans toutes les provinces du Canada, le glas retentit : les résultats des garçons en lecture sont largement plus faibles que ceux des filles. «Largement», disent les conclusions. Une trentaine de points d'écart, d'après PISA.

Ailleurs, qu'en dit-on? Dans une autre étude menée dans trente-quatre pays en 2001, l'étude PIRLS (Programme international de recherche en lecture scolaire), les filles de quatrième année réussissent mieux que les garçons du même niveau. Au Canada, aux épreuves d'écriture organisées par le PIRS (Programme d'indicateurs du rendement scolaire), les filles de treize et de seize ans ont obtenu des résultats supérieurs à ceux des garçons. Selon un avis du Conseil supérieur de l'éducation du Québec, rendu public en octobre 2002, les résultats par matière scolaire montrent qu'il n'y a pas de différence significative au primaire en fonction du sexe des élèves, sauf en lecture et en écriture, où l'avance des filles est importante. Ces différences persistent au secondaire. Tous les enseignants savent d'expérience ce que révèlent d'autres études : deux fois plus de garçons que de filles présentent des difficultés d'apprentissage et cinq fois plus de garçons que de filles manifestent des problèmes de comportement. Si on ajoute à ces statistiques les forts taux de décrochage scolaire des garçons (41 % abandonnent avant la fin du secondaire au Québec) versus ceux des filles (26 %), on obtient un portrait plutôt alarmant, non?

La question qui découle tout naturellement de la lecture de ces conclusions : **Pourquoi?** Qu'est-ce qui explique cet écart? Que faisons-nous «de travers» avec les garçons? Sont-ils imperméables aux appels répétés sur tous les tons et dans tous les milieux éducatifs relativement au plaisir de lire? Que s'est-il donc passé depuis une trentaine d'années, alors que la plupart des études de la fin du siècle dernier portant sur les différences entre les sexes cherchaient à cerner et à combler le traitement inéquitable que les filles ont subi?

Quelques pistes de solution

Tous les intervenants auprès de l'enfance et de la jeunesse se sentent interpelés face aux différences liées au sexe. Chacun y va de sa petite hypothèse. Hilde Rudlang, de Statistique Norvège, qui constate la diminution du nombre de livres lus par les garçons dans les bibliothèques publiques de son pays, tire en 1998 la sonnette d'alarme : «Les différences entre les sexes au chapitre de la lecture sont survenues dans les années 80 et sont beaucoup plus significatives chez les plus jeunes. D'ailleurs, l'écart augmente puisque les garçons ont tendance à moins lire[3].» Sous l'impulsion du ministre norvégien de l'Éducation,

Qu'est-ce que le PISA?

PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves) a été conçu en 1998 à la demande des ministres de l'Éducation des États membres de l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économique) dans le but de fournir des indicateurs sur les compétences et les connaissances des élèves de quinze ans, dans trois domaines : la lecture, les mathématiques et les sciences. La première phase a eu lieu en 2000. Ce programme, repris tous les trois ans, met l'accent sur ce que les élèves peuvent accomplir avec ce qu'ils ont appris à l'école, à la maison et dans leur collectivité.

En 2000, trente-deux pays y ont participé; en 2003, quarante-et-un, débordant maintenant les frontières des pays membres. La phase 2006 prévoyait la participation d'une soixantaine de pays. Les premiers rapports pour 2006 seront disponibles à la fin de 2007.

Au Canada, plus de 25 000 élèves choisis au hasard provenant de plus de mille écoles également choisies au hasard ont pris part à cette évaluation.

des travaux de recherche et de réflexion se penchent alors sur la question, mettant en lumière un stéréotype masculin : les hommes sont traditionnellement éloignés de la lecture. «Les lecteurs masculins constituent une sous-culture invisible et la majorité d'entre eux aimeraient qu'il en demeure ainsi[4].» Un préjugé légèrement méprisant envers les garçons qui lisent a cours dans certains milieux. On découvre que les filles, lorsqu'elles ont envie de lire, vont à la recherche de quelque chose susceptible de leur plaire, alors que les garçons veulent lire lorsqu'ils ont déniché quelque chose qui vaut, à leurs yeux, la peine d'être lu. Ils se montreraient indisposés lorsqu'on les traite comme des modèles en lecture et «se sentiraient trahis si des bibliothécaires ou des enseignants les utilisaient comme agents dans un programme de lecture[5]». Les recommandations de cette étude se résument à des mesures d'incitation positive – de multiplication des genres offerts, de respect des choix personnels –, tout en décourageant la conception de programmes spécifiques à l'intention des garçons (ou alors faudrait-il les déguiser en programme général? propose-t-on). Ces observations rejoignent des faits plus récents : des succès mondiaux tels que la série «Harry Potter» ou la sortie du film *Le Seigneur des anneaux* réussissent à vaincre la résistance de plusieurs garçons qui se mettent ou se remettent à lire. Encore faut-il alimenter cet engouement : la lecture d'un livre ou deux, fût-il acclamé mondialement, ne fait de personne un lecteur achevé.

Les blogues à la rescousse des enseignants

S'intéressant à la réussite des garçons et à leur appropriation de la littératie, Mario Asselin, ex-directeur d'école et pédagogue féru de TIC[6], consultant en intégration des technologies aux apprentissages, reste convaincu, comme d'autres sur le Web, que les nouvelles technologies font partie de la solution. Dans sa conférence *Les blogues au masculin pluriel*[7], il prône une large utilisation des blogues (cybercarnets) et du cyberportfolio pour raffiner et développer les compétences langagières des garçons. Constatant que les femmes ont davantage de renforcement positif lorsqu'il s'agit d'accepter la part de masculin en elles, alors qu'il reste beaucoup à faire pour aider les hommes à accepter la part de féminin en eux, il en déduit qu'il faudrait porter plus d'attention aux conséquences de cette prémisse, en modifiant nos façons d'aborder l'apprentissage des garçons, plus attirés vers le Web que vers les livres. Sa suggestion est en conformité avec les orientations du Conseil supérieur de l'éducation[8], qui a invité les milieux scolaires à favoriser l'apprentissage de la lecture et de l'écriture par tous les moyens, notamment par les nouvelles technologies de l'information.

La faute aux filles

Selon l'écrivaine bien connue, Dominique Demers, la lecture s'enseigne de manière sexiste. «Au primaire, le personnel enseignant étant composé à 98 % de femmes, celles-ci choisissent les bouquins en fonction de leurs préférences et de leur sensibilité[9].» Certains médias et intervenants en éducation pointent du doigt l'omniprésence de modèles féminins en éducation au détriment des modèles masculins : enseignantes au primaire, mères monoparentales, animatrices en lecture, voire féministes. Il y aurait trop de femmes associées à la lecture, ce qui favoriserait la perception de cette activité comme étant plus féminine que masculine. Dans une étude réalisée auprès des enfants de 10 à 12 ans[10], Elaine Milliard allègue que certaines caractéristiques des programmes scolaires de lecture pourraient contribuer à créer un milieu d'apprentissage plus favorable aux filles qu'aux garçons. Plusieurs intervenants en éducation, dont Michael Smith et Jeffrey Wilhelm dans le document *Moi, lire? Tu blagues!*[11], produit par le ministère de l'Éducation de l'Ontario, avancent comme première explication les différences dues au genre (le **genre**, *gender* en anglais, se rapporte aux aspects masculins ou féminins reconnus socialement et culturellement, par opposition au **sexe**, déterminé par la biologie et l'anatomie).

La seconde explication qu'ils retiennent est celle de la neuropsychologie. L'hémisphère gauche, chargé des habiletés linguistiques, se développerait plus vite chez les filles. L'hémisphère droit, responsable d'aptitudes musicales et visuospaciales, se développerait plus vite chez les garçons. On propose ici et là de contourner le problème de la lecture chez les garçons en s'assurant que les enfants aient pour modèles des hommes associés à la lecture. Au Québec, des écoles ont ainsi mobilisé des papas ou des élèves de fin du primaire pour faire la lecture à leurs enfants ou aux plus jeunes. Lorsque les pères jouent un rôle actif, les enfants montreraient un plus grand intérêt pour la lecture[12].

Dans un article retentissant daté du 10 septembre 2004[13], Pierrette Bouchard, professeure titulaire au Département des sciences de l'éducation de l'Université Laval, attire notre attention sur le fait que 75 millions de filles dans le monde (UNESCO, 1998) ne vont pas à l'école, soit les deux tiers des enfants de la planète qui n'ont pas encore accès à l'édu-

cation. Lorsqu'une fille s'instruit, c'est toute la famille qui en bénéficie. Que les filles, dans les pays industrialisés, aient réussi devrait leur valoir des éloges; c'est pourtant elles que l'on blâme : «Que les filles accèdent à l'éducation et s'instruisent, oui; qu'elles surpassent les garçons semble la limite à ne pas dépasser», s'insurge-t-elle. Non seulement passe-t-on sous silence les mérites des filles, mais on va jusqu'à dire que les performances des filles sont dues au fait qu'elles seraient plus dociles, que l'école favoriserait la passivité. Faux! soutient-elle. À l'appui de ses dires, elle cite des travaux de chercheurs[14] : les filles consacrent beaucoup plus de temps à leurs travaux scolaires, sont plus responsables, plus disciplinées, développent très tôt des stratégies de collaboration, n'hésitent pas à entrer dans le jeu de la compétition, bref, manifestent de meilleures dispositions scolaires, ce qui est tout à l'opposé de la docilité[15]. Les succès scolaires des filles se lisent dans une logique de transformation des rapports sociaux, affirme-t-elle. «Les filles se sont émancipées des rôles traditionnels de sexe en y fournissant les efforts scolaires nécessaires.» Et cela ne s'est pas fait au détriment des garçons. Ça ne veut pas dire non plus qu'il ne faille pas prendre au sérieux le déficit de ces derniers en lecture. Il faudrait plutôt, croit-elle, chercher dans une autre cour que celle des filles les causes du retard chez les garçons.

Quatre profils de lecteurs

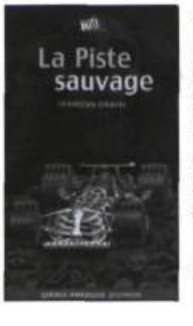
Trois chercheuses en éducation, Monique Lebrun, de l'Université de Montréal, ainsi que Colette Baribeau et Denyse Blondin, de l'UQTR, ont mené une recherche-action intitulée *Devenir compétent en lecture au secondaire.* À partir de rencontres avec de jeunes lecteurs, elles ont établi quatre profils d'adolescents lecteurs : le passionné, le psychologue en herbe, le sociable et le sportif. Ce faisant, les auteures invitent les intervenants en éducation à repenser notre approche des lecteurs masculins, en nuançant notre perception parfois stéréotypée de leurs lectures et en proposant une plus grande diversité de textes et de livres. Ces profils ont servi de réflexion et d'outil à bien des bibliothécaires et organismes. C'est ainsi que SDM (Services documentaires multimédia inc.) propose maintenant le projet Bibliom@nes sur son site[16]. Une sélection spécialement destinée aux garçons, tirée du corpus de titres contenus dans la banque *Choix Jeunesse*, est présentée par quatre personnages illustrés, de style BD. Exvagus, Alkim, Dunamis et Adventura représentent les quatre profils établis par les chercheuses citées ci-dessus. Un cinquième personnage, Quadrine, propose une sélection pour

Le point de vue de François Gravel

Gourous de sectes inquiétantes, voitures anciennes aux pouvoirs étranges, parties de hockey viriles, délinquants aux agissements criminels : pas de doute, bien des sujets abordés par François Gravel dans ses romans jeunesse plaisent beaucoup aux garçons. Et aux filles qui aiment l'horreur et l'action. «Je n'écris jamais pour un genre en particulier. J'invente tout simplement des histoires qui m'auraient plu lorsque j'étais enfant ou adolescent. Si les gars les apprécient, tant mieux, mais je ne cible pas le public masculin dans aucun de mes romans, y compris dans mes récits de terreur, car les adolescentes sont elles aussi friandes de ce genre littéraire», affirme François Gravel.

L'auteur de la série «Sauvage», destinée aux ados et dont quelques titres pourraient aisément s'inscrire dans la veine des créations à glacer le sang de Stephen King, prend plaisir chaque année à rencontrer des centaines de jeunes lecteurs dans leurs écoles, lors de tournées d'écrivains. Son expérience de terrain l'a amené à remarquer que les garçons lisent beaucoup, parfois même davantage que les filles. «Je ne veux surtout pas généraliser, mais j'ai observé que beaucoup de garçons raffolent des ouvrages documentaires. Les guides de l'auto et les livres de records en passionnent un grand nombre! Or, ce type de lecture n'est pas toujours encouragé par la société, encline à valoriser la fiction; les enseignants et les parents, entre autres, la regardent souvent de haut. Conséquemment, les garçons me semblent portés à sous-estimer ce qu'ils lisent et le temps qu'ils consacrent à la lecture de ce type de document.»

L'écrivain ajoute que «par ailleurs, les garçons qui lisent des romans aiment souvent se plonger dans des séries fantastiques aux héros bien campés, presque mythiques, dont ils ont fréquemment lu tous les tomes. Ça en fait des pages! Ils ne se délectent peut-être pas de ce que les adultes voudraient qu'ils lisent ou de la façon dont ils souhaiteraient qu'ils le fassent (bien concentrés, sans écouteurs dans les oreilles), mais ils lisent tout de même et c'est tant mieux!»



Propos recueillis par Sophie Marsolais

filles, qui comprend les quatre profils précédents. Est-ce à dire que les filles sont multiprofils? Ou qu'elles ne seront pas inhibées par les personnages masculins, n'hésitant pas à se reconnaitre en eux et à y puiser leurs titres, alors que l'inverse semble impensable? Le site ne le précise pas.

De son côté, le ministère de l'Éducation, dans son Plan d'action sur la lecture à l'école intitulé *Et toi, que lis-tu?*, attribue depuis trois ans des prix de reconnaissance aux établissements scolaires qui mettent en place des mesures pour encourager la lecture spécifiquement chez les garçons. Dans un article écrit pour l'Association canadienne des troubles d'apprentissage[17], Laura Sokal, professeure à l'Université de Winnipeg, mentionne quant à elle une autre cause possible du désintérêt des garçons : les personnages masculins dépeints dans les histoires seraient stéréotypés[18]. «Peu de garçons, écrit-elle, peuvent se mesurer aux normes de puissance et de courage dont font preuve les personnages masculins dans les livres pour enfants. Cette situation peut leur donner un sentiment d'infériorité. Par ailleurs, dans certains textes, les garçons sont décrits comme étant méchants, un stéréotype qu'il ne faut pas perpétuer.» Elle propose de discuter des personnages masculins avec les enfants, de remettre en question la façon dont ils se comportent, en demandant par exemple aux enfants : seraient-ils moins masculins s'ils avaient opté pour une autre solution?

Le point de vue d'Yvon Brochu

Les romans et les bandes dessinées d'Yvon Brochu, tout comme les créations des auteurs et illustrateurs qu'il publie dans sa maison d'édition, FouLire, ont tous un point commun : l'humour. Les enfants et les adolescents, filles et garçons, raffolent des drôles de séries dont il signe le texte («Galoche», «Alexis») et se tordent de rire en lisant les titres de la collection «Trio rigolo», écrits par Johanne Mercier, Reynald Cantin, Hélène Vachon et illustrés par May Rousseau.

«Chez FouLire, notre mission est d'essayer de décloisonner au maximum le public auquel nos collections s'adressent, explique M. Brochu. Nous ne ciblons jamais un lectorat principalement masculin ou majoritairement féminin. Nous voulons faire lire tous les jeunes, même si nous savons que le pari est risqué, puisque les garçons et les filles ne se passionnent pas toujours pour le même type de livres. En publiant des ouvrages qui se veulent amusants et accessibles tout en étant intelligents, nous souhaitons qu'ils intéressent tout le monde.»

Pour que les livres piquent la curiosité de ces garçons, certains titres, comme ceux de la collection de romans «Brad», par exemple, sont mis en images avec des illustrations de style bande dessinée et leur narration est ponctuée de nombreux dialogues. «Notre stratégie a fonctionné! Ils sont aussi nombreux que les filles à se plonger dans ces récits humoristiques et ils semblent y prendre beaucoup de plaisir», remarque Yvon Brochu, visiblement fier.

Propos recueillis par Sophie Marsolais

Et si on avait tout faux? Des pistes d'explication à partir des statistiques

Pour tenter d'expliquer l'iniquité détectée, PISA a analysé les rendements en lecture en fonction des caractéristiques personnelles, familiales et scolaires, cherchant des corrélations significatives. D'entrée de jeu, les chiffres réhabilitent les familles monoparentales dont les enfants ne réussissent pas moins bien que les autres en ce qui concerne le rendement en lecture. Cependant, on ne peut pas en dire autant des familles d'immigrants. Les élèves issus de ces familles ont en effet deux fois plus de risques d'avoir un rendement peu élevé en lecture que d'avoir un rendement élevé. Nous reviendrons sur ce point. Autre constatation qui pourrait sembler évidente à première vue, mais qui encourage les efforts déployés en faveur du plaisir de lire : «Les élèves ayant un rendement élevé en lecture sont ceux qui aiment le plus lire, alors que les élèves ayant un rendement peu élevé sont ceux qui aiment le moins lire[19].»

Un élève qui n'aime pas lire a en effet neuf fois plus de risques d'avoir de faibles résultats en lecture que de bien s'en sortir aux tests. Cette situation peut nous faire réfléchir sur le rôle que tient la lecture personnelle (en dehors des travaux exigés par l'école) dans la maitrise de la lecture. Lire ne serait donc pas que l'affaire de l'école? Ce qui rejoint aussitôt les perceptions que les enfants entretiennent envers la lecture.

Oui mais, direz-vous, la situation socioéconomique des parents joue forcément un rôle capital sur le rendement en lecture? Pas autant qu'on aurait cru! La possession de biens

culturels de la famille (y a-t-il des livres à la maison?), les ressources pédagogiques au foyer (y a-t-il Internet à la maison?) et les activités culturelles de l'élève (allez-vous au théâtre avec fiston?) ont beaucoup moins d'incidence sur les rendements que les aspirations des parents (désirez-vous que fiston se rende à l'université?) ou leur intérêt pour la vie intellectuelle.

PISA conclut que les parents jouent un rôle majeur en ce qui a trait au rendement en lecture de leurs enfants. Lorsqu'ils offrent du soutien pédagogique, qu'ils entretiennent des aspirations élevées pour leurs enfants (ceux-ci par ricochet entretiennent ces mêmes aspirations), qu'ils lisent eux-mêmes, leurs enfants réussissent mieux en lecture.

En clair, cela signifie qu'il n'est pas nécessaire de se ruiner pour aider son enfant en lecture. Dépenser pour lui, lui acheter plein de livres ou de revues ne le rend pas forcément meilleur en lecture. Il suffit qu'il ait accès, à l'école ou dans sa collectivité, à des documents variés et de qualité. Et qu'on prenne le temps de l'accompagner. Même si les différences socioéconomiques jouent un rôle certain, il ne faut pas se le cacher, elles ont trois fois moins d'importance que les différences liées au sexe ou au fait d'appartenir ou pas à une famille immigrante. Pourquoi les familles immigrantes? Il s'agirait d'un déficit de capital social et culturel lié au fait d'entreprendre une nouvelle vie dans un autre pays, selon PISA, et ce dernier suggère au gouvernement des mesures d'aide pour les parents nouveaux arrivants, tels des crédits d'impôt spéciaux pour l'achat de fournitures scolaires ou d'ordinateurs.

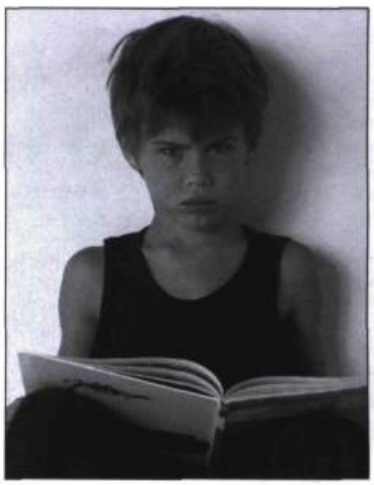
Autre fait curieux que révèle PISA, les résultats des jeunes «favorisés» des États-Unis ne diffèrent pas vraiment de ceux du Canada. Par contre, les «défavorisés» du Canada performent nettement mieux que leurs voisins du Sud. On peut même attribuer l'avantage de près de trente points dont bénéficie le Canada à la réussite des élèves issus de milieux socioéconomiques défavorisés. La composition des écoles semble en cause, l'étude parle de ségrégation socioéconomique, mais cela reste en dehors de notre propos.

Quoi qu'il en soit, les facteurs mis en évidence par l'étude, et qui ont un lien direct avec la réussite en lecture, sont : le temps consacré à la lecture, l'attitude envers l'école, les aspirations des parents liées à l'éducation. L'étude constate sans ambigüité que les caractéristiques familiales et personnelles ont plus d'incidence sur le rendement en lecture que les caractéristiques scolaires. Les facteurs scolaires ne permettent d'expliquer qu'une infime partie des écarts dus au sexe. Il faudra désormais se tourner vers d'autres responsables que les enseignantes ou les éducatrices pour expliquer le retard des garçons. Mieux : inutile d'opposer l'école publique à l'école privée, ça n'a pas vraiment «rapport», pour emprunter une expression des ados.

La recommandation de PISA pour améliorer le rendement en lecture et réduire l'iniquité entre les sexes est toute simple : que les milieux éducatifs travaillent étroitement avec les parents[20]. La question de la perception de la lecture, féminine ou masculine, demeure pertinente. Celle de l'intérêt envers la vie intellectuelle aussi. Les familles nourrissent-elles de meilleures aspirations pour leurs filles que pour leurs garçons? Encouragent-elles plus volontiers leurs filles à lire? Celles-ci reçoivent-elles plus de soutien de leurs parents? Les résultats de PISA indiquent certaines directions à suivre, mais il reste tant de questions à

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS
Un peu, beaucoup, passionnément...
Littérature, musique et art,
pour le plaisir de découvrir!
www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

il était un petit poème
HAÏKU
http://pages.videotron.ca/haiku/jeunes.htm



étudier. Si nous nous y mettons vraiment, si nous apprenons à communiquer (ce qui veut dire aussi bien écouter) et à collaborer sans préjugé avec les familles, je fais le pari qu'il n'y a pas que le rendement en lecture qui s'améliorera.

Pour terminer, ce n'est certes pas un hasard si cette recommandation, «travailler avec les parents», est aussi la clé de voute du Programme d'aide à l'éveil à la lecture et à l'écriture pour les moins de cinq ans, mis en place par le ministère de l'Éducation pour contrer l'analphabétisme. Vous avez bien lu : un programme d'intervention auprès des parents d'enfants de moins de cinq ans pour contrer l'analphabétisme. Cinq ministères y collaborent.

Mais ça, c'est une autre histoire...

Notes

1. *À la hauteur : Résultats canadiens de l'étude PISA de l'OCDE*, La performance des jeunes du Canada en mathématiques, en lecture, en sciences et en résolution de problèmes, Premiers résultats de 2003 pour les Canadiens de 15 ans, Les points saillants, Statistique Canada et Conseil des ministres de l'Éducation (Canada). www.statcan.ca/bsolc/francais/bsolc?catno=81-590-X.
2. *La capacité de lecture au Canada et aux États-Unis : Constatations issues du Programme international pour le suivi des acquis des élèves de l'OCDE*, Rapport final par J. Douglas Willms, mai 2004.
3. Hilde Rudlang, dans *Samfunnsspeilet* («Un miroir de la société»), n° 4, 1998.
4. Morten Haugen, IFLA 2005, Oslo, 15 juillet 2005, traduit par Joanne Plante, Réseau Biblio, Canada.
5. *Idem.*
6. (Nouvelles) Technologies de l'Information et de Communication.
7. Mario Asselin, *Lire, c'est conquérir le monde*, 21 février 2007, dans http://carnets.opossum.ca/mario/archives/2007/02/lire_c'est_conqu.htlm.
8. *Pour une meilleure réussite scolaire des garçons et des filles*, Avis du Conseil supérieur de l'éducation du Québec, octobre 1999. Disponible au www.cse.gouv.qc.ca.
9. Entrevue accordée par l'écrivaine au magazine *Madame* : «Julie Stanton, Donner le gout de la lecture aux garçons», avril 2005.
10. Elaine Milliard, *Differently Literate: Boys, Girls and the Schooling of Literacy*, Routeldge and Falmer, Londres, 1997.
11. Guide pratique pour aider les garçons en matière de littératie, Éducation Ontario, www.edu.gov.on.ca.
12. K. B. Cartwright et T. R. Marshall, *Effects of male role models on children's self-perceptions of reading skills*, avril 2001.
13. «Obstacles et réussite des filles à l'école. Les filles méritent leurs succès», http://sisyphe.org.
14. Entre autres : Martine Turenne, «Pitié pour les garçons : une génération castrée», *L'actualité*, février 1992, p. 24-31.
15. L'auteure fait référence aux émissions de radio et de télévision auxquelles elle a participé ainsi qu'aux articles auxquels elle a collaboré.
16. www.sdm.qc.ca/bibliomanes.
17. Laura Sokal, «On cherche de l'aide : les garçons et la lecture», publié par la Fédération canadienne des services de garde à l'enfance dans *Interaction*, vol. 15, n° 4, hiver 2002, p. 13-14. Affichage autorisé par l'Association canadienne des troubles d'apprentissage, 2005. www.Idac-taac.ca/Research/boys-reading-f.asp.
18. P. Nodelman, 2001 : «Making boys appear: Exploring depictions of masculinity in children's literature»; J. P. Young : «Boy talk: Critical literacy and Masculinities», dans *Reading research Quaterly*, vol. 35, n° 3, p. 312-337.
19. *Améliorer le rendement en lecture : initiatives stratégiques portant sur les facteurs autres que scolaires et les facteurs familiaux*, janvier 2006, Gouvernement du Canada. www11.rhdcc.ca/fr/sm/ps/rhdcc/pa/publications/2006-002833/page06.shtml.
20. J. Douglas Willms, KSI Research International Inc., *La capacité de lecture au Canada et aux États-Unis : Constatations issues du Programme international pour le suivi des acquis des élèves de l'OCDE*, Rapport final, mai 2004. À lire sur le site de Ressources humaines et Développement social Canada, Statistique Canada.